

# GAËLLE JOSSE

## La nuit des pères



“Un très grand livre d’amour.” RTL





La nuit des pères

## DE LA MÊME AUTRICE

### ROMANS

*Ce matin-là*, Notabilia, 2021 ; J'ai lu, 2022.

*Une femme en contre-jour*, Notabilia, 2019 ; J'ai lu, 2020.

*Une longue impatience*, Notabilia, 2018 ; J'ai lu, 2019.

*L'ombre de nos nuits*, Notabilia, 2016 ; J'ai lu, 2017.

*Le dernier gardien d'Ellis Island*, Notabilia, 2014 ; J'ai lu, 2016.

*Noces de neige*, Autrement, 2013 ; J'ai lu, 2014.

*Nos vies désaccordées*, Autrement, 2012 ; J'ai lu, 2013.

*Les heures silencieuses*, Autrement, 2011 ; J'ai lu, 2012.

### RECUEILS DE POÉSIE

*Et recoudre le soleil*, Notabilia, 2022.

*Carnets du Leonardo Express*, Encres Vives, 2009.

*Castillanes/. doc*, Encres Vives, 2009.

*Signes de passage*, Hélices/Poésie terrestre, 2007.

*L'empreinte et le cercle*, Encres Vives, 2005.

GAËLLE JOSSE

La nuit des pères

---

ROMAN



© Les Éditions Noir sur Blanc, 2022

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Et parce que la parole ne peut aller  
beaucoup plus loin, j'écris ce silence  
qui ira seul ouvrir le chemin.*

Pierre CENDORS,  
*Minuit en mon silence*



*Les bras d'un frère*



*Vendredi 21 août 2020*

À l'ombre de ta colère, mon père, je suis née, j'ai vécu et j'ai fui.

Aujourd'hui, me voici de retour. J'arrive et je suis nue. Seule et les mains vides.

Il y a longtemps que je ne suis pas venue. Une éternité. C'est ce qu'on dit lorsqu'on ne sait plus. Répondre avec précision m'obligerait à ouvrir des agendas et des calendriers, à sonder ma mémoire, à laisser surgir trop d'images et me faire bousculer par leur incontrôlable irruption.

Je résiste de toutes mes forces à ce travail d'excavation, à la tentation de feuilleter d'imaginaires éphémérides pour une information qui au fond m'importe peu. Disons de nombreuses années, des Noël et des étés pour lesquels j'ai dit peut-être, j'ai dit on va voir, et je ne suis pas venue.

Pour l'heure, tu vois, collée à la porte de ce wagon de TGV, j'attends que la décélération prenne fin, que le wagon s'immobilise et que je puisse enfin sortir.

De l'air, je veux de l'air. J'ai l'impression d'avoir passé mille ans dans ce train, chemise collée à ma peau comme un buvard, gorge brûlante et mains gonflées. Ce n'est pas que je sois pressée de te retrouver ni de retrouver tout ce qui m'attend, mais comme toi, j'aime être libre de mes mouvements. Nous avons cela en commun, à défaut d'autre chose, cette envie de liberté, brutale et non négociable. Là, tout de suite, je veux marcher, avancer, ne plus piétiner sur les talons des voyageurs encombrés, agglutinés dans cet espace malcommode, devant les portes, en équilibre instable dans les oscillations de la rame.

J'arrive et déjà le souvenir de ta voix cogne dans ma tête. *Tu ne seras jamais aimée de personne.* Tu m'as dit ça, un jour, mon père. *Tu vas rater ta vie.* Tu m'as dit ça, aussi.

De toutes mes forces, j'ai voulu faire mentir ta malédiction.

Alors, non, je ne suis pas pressée. Olivier sera là, dans le hall, à l'heure et même en avance, avec sa voiture garée comme il faut, où il faut. Égal à lui-même. Au téléphone, il ne m'a pas beaucoup laissé le choix. *Ça serait*

*bien que tu viennes, depuis le temps. Il faut qu'on parle de papa. Et puis, ça lui fera plaisir.*

Voilà ce qu'il m'a dit.

Il avait hésité sur les derniers mots.

Tu le connais, Olivier. Ces paroles, il les voulait posées, à son image, sans animosité, objectives et rien d'autre. Il a laissé un blanc juste après, un soupir en suspens, comme un regret, peut-être. Mais c'était dit. Je ne lui ai pas laissé le temps de passer à autre chose, de me demander comment je vais, par exemple, parce que je ne peux plus répondre à cette question depuis un bon moment, et il le sait.

Je me suis entendue dire *d'accord, promis, je viendrai, vers la fin août je pense. Je te confirme ça très vite.* C'est bien moi qui ai dit cela, c'était ma voix du moins, des mots que je n'ai pas contrôlés, ni voulus, me semble-t-il, mais ils étaient dits.

Alors, tu vois, je suis là.

Son appel, c'était il y a deux mois, aux premiers jours de l'été, lorsque tout semble se figer pour toujours dans l'explosion de tous les verts de la création, dans cette exubérance du végétal à son apogée, dans l'ombre profonde des grands arbres, dans ces journées qui s'allongent sans vouloir finir. C'est ma saison préférée.

Deux mois. J'avais le temps de m'habituer à l'idée de ce retour. Deux mois. L'infini, ou

presque, chaque matin recommencé, avec chaque jour comme une pierre à rouler devant soi, celle de Sisyphe, celle du tombeau, comme on veut. Et d'ici là, les trains, les gares pourraient avoir disparu de la surface de la terre, comme la joie, l'amour et les chansons. Qui sait ?

Même si ce *promis* me brûle encore les lèvres, je l'avais prononcé. Cette fois, je n'allais pas me dédire. Et aujourd'hui, nous y sommes. Vendredi 21 août 2020, il est 13 h 18 et le TGV en provenance de Paris entre en gare de Chambéry.

Dans un ultime hoquet, la porte du wagon se décide à glisser et à libérer le flot impatient qui piétine dans les couloirs. Me voici sur le quai, l'air brûlant me saute au visage comme une bête sauvage, avec un ciel bleu vif, acide, on dirait une plaque peinte avec application, vissée d'un seul tenant au-dessus de nos têtes, immobile. Je me méfie, maintenant. Le bleu du ciel. Je sais combien il peut être trompeur, il peut aussi éclater et retomber sur nos épaules en mille lames de rasoir. Mais c'est une autre histoire. Au fond, au loin, déjà la montagne. La tienne. La montagne majuscule de l'enfance. Somptueuse et terrible. Puissance minérale assoupie, en attente. Pour ce qui est du décor, rien n'a changé. Quelle pièce allons-nous y jouer, cette fois ? Et quels rôles, le sais-tu ?

Je vais retrouver mon frère. Je redoute la gaieté surjouée des retrouvailles, comme s'il fallait se montrer bruyant, empressé au-delà du nécessaire, s'étourdir un instant dans les embrassades et les étreintes engoncées de sacs et de vêtements, masquer l'embarras devant le silence qui va suivre, devant les regards qui font mentir les sourires, devant le vide qui s'ouvre et qu'on ne sait refermer, qu'on tente de combler de mots rassurants. Oui, oui, ça va, ça va bien, et toi ? Mais je ne sais plus dire cela. Et puis, autant me l'avouer. J'ai une peur bleue de ce qu'Olivier veut me dire à ton sujet. À quoi s'attendre, avec toi ?

Je m'aperçois que je marque le pas, ma démarche s'est faite lourde d'un seul coup, j'avance en tortue égarée, la plupart des voyageurs me dépassent en contournant ma valise, comme si de dangereuses émanations se dégageaient de notre assemblage hésitant. Peut-être y a-t-il un train qui repart dans l'autre sens, tout de suite, ou bientôt. Il suffirait de ne pas sortir de la gare, d'attendre. La tentation, la ligne de fuite, le temps d'une respiration. Une vibration dans mon sac à main. *Je suis là, Olivier, je sors de la gare, j'arrive. À tout de suite.* Mais pourquoi lui ai-je dit que j'allais venir ?

Pas le choix, mon père. Je suis en fuite depuis trop longtemps.

Les bras d'un frère. Olivier, le fidèle. Présent, toujours. J'avais oublié. J'avais oublié combien les bras d'Olivier sont enveloppants, tendres et légers à la fois. Tu le sais, toi, tu le vois chaque jour ou presque. C'est comme entrer dans un bain chaud après une marche sous l'orage. Il est là. Bien sûr, il est toujours là. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était à Paris et ce n'était pas un jour heureux, mais il était la seule personne que je voulais près de moi. Il m'avait tenu la main, comme à une enfant inconsolable, ce que j'étais d'ailleurs. Mais ce n'est pas ton histoire.

Je recule pour le regarder. Je l'observe avec attention pour tenter de mettre un peu de distance avec l'émotion, comme s'il n'était qu'une silhouette, un corps, un visage, des gestes, un mouvement parmi tous les anonymes autour de nous. Il a quelques cheveux blancs supplémentaires, sur le front, autour des tempes, à peine, rien d'autre à signaler. Son éternel jean noir, veste et chemise noires, baskets noires, et malgré la chaleur une écharpe en coton enroulée à la hâte. *Man in black*, mon frère, c'était ton surnom au lycée, comme celui de ton idole, Johnny Cash. Je me souviens, tu avais acheté une guitare avec ton premier argent pour pouvoir t'accompagner en chantant ses chansons, tu avais une belle voix, j'aimais t'entendre. Ça y est, père, ton fils et ta fille sont là. Ils arrivent. Ta fille qui porte la tempête est là, mais elle est lasse du

vent, du grand vent qui gifle, qui tourmente et qui épuise.

Le trousseau de clés cliquette entre ses doigts, déjà il a le bras tendu pour saisir ma valise, *laisse, laisse, elle roule toute seule*. Les entrailles grises du parking souterrain, portes en verre épais, portes coupe-feu, escaliers en ciment imprégnés d'odeur d'urine, caisses automatiques, carte bleue à insérer, il est à l'aise avec ces lieux, le ticket à prendre, la bonne distance pour le glisser dans la borne de sortie, la barre qui se lève, tous ces gestes quotidiens, évidents pour la plupart d'entre nous, qui me remplissent d'angoisse. Je reste convaincue que la barrière ne reconnaîtra pas mon ticket, retombera sur le toit au moment où je vais passer et fendra la voiture en deux, ou que ma carte de crédit restera bloquée dans l'appareil et qu'il n'y aura personne pour répondre à mon appel. Toi non plus, père, tu n'aimes pas ces lieux, ce n'est pas ton monde, rien ne t'est plus étranger, tu n'aimes que l'air de ta montagne, ton regard posé sur elle. Et tes jambes qui ouvrent le chemin.

Je croise le regard d'Olivier, cette insoutenable franchise, au moment où il saisit ma valise pour la déposer dans le coffre. *C'est bien que tu sois là, Isabelle*. Je déglutis plus difficilement que je ne le voudrais et acquiesce en silence. Je passe une main dans mes cheveux

pour les ébouriffer, chasser la transpiration et l'embarras. La brève bagarre avec la ceinture de sécurité m'offre un heureux dérivatif. Tous ces gestes, ces espaces qui me permettent d'appivoiser mon arrivée, sa présence, la tienne à venir. Le voyage peut continuer.

Et puis son bras sur le mien, cette onde chaude, brûlante. Presque deux heures de voiture nous attendent. Je prends mes repères dans l'habitacle, recule un peu le siège, l'incline légèrement. Je regarde les quelques CD dans leurs boîtiers transparents, poussiéreux, fendillés, nos chanteurs préférés, ça remonte à notre adolescence, aux paroles recopiées dans des cahiers à petits carreaux, Joan Baez et Johnny Cash, bien sûr, la bouteille d'eau entamée, un chiffon propre plié en quatre, des cartes de visite en vrac, cornées. Son monde nomade.

On ne se ressemble pas, avec Olivier. Je regarde ses mains, ses poignets et ses avant-bras constellés de taches de rousseur, comme maman. Son profil, ses traits un peu lourds, son visage qui s'est arrondi, un début de double menton, à peine, alors que, moi, je m'assèche, je me creuse, je m'allège bien malgré moi, peut-être qu'un jour il n'y aura plus personne dans le miroir. J'ai pris ça de toi, père, cette tension, cette nervosité, ce teint mat et ces cernes creux, bruns, mauves. Olivier est concentré sur ses gestes, ticket de sortie entre les lèvres.

Olivier. Je me dis qu'aucun prénom ne lui irait mieux que le sien. Il est le tronc, les racines, les branches, les fruits. Mon frère est un patient, un généreux. Moi, tu le sais, père, je suis brouillonne, pressée, curieuse de tout. Enthousiaste et tenace, oui, mais pleine de chaînes et de clous à l'intérieur. Ça s'agite et ça fait du bruit.

Les histoires d'amour d'Olivier tournent toujours court, ça me peine pour lui. Je ne sais pas s'il t'en a parlé, parfois. Je n'en jurerais pas. Que saurais-tu lui répondre, toi qui ne nous as jamais écoutés ? Son meilleur rôle, c'est celui de l'ami, du confident, c'est Cyrano qui souffle sous le balcon de Roxane des mots d'amour à son prétendant et, protégé par la nuit, par tous les buissons alentour qui cachent sa douleur, l'écoute les déclamer, le cœur en morceaux. Il écoute, il console, il soigne, comme il le faisait, gamin, avec les animaux ou les oiseaux blessés, à leur fixer des attelles, à leur inventer des nids de ouate et de chiffons, à les nourrir à la petite cuillère ou avec le biberon des poupées. Sa joie, quand il y parvenait, sa tristesse, une absolue tristesse, une absolue incompréhension, quand le chaton ou l'oisillon mourait malgré ses soins et que maman devait intervenir avec fermeté pour emporter le petit corps inerte encore tiède dans le jardin. Maman, on peut le garder encore un peu ? S'il te plaît, maman. S'il te plaît.





---

13882

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 16 juillet 2023*

Dépôt légal juillet 2023  
EAN 9782290390177  
OTP L21EPLN003504-559998

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion